

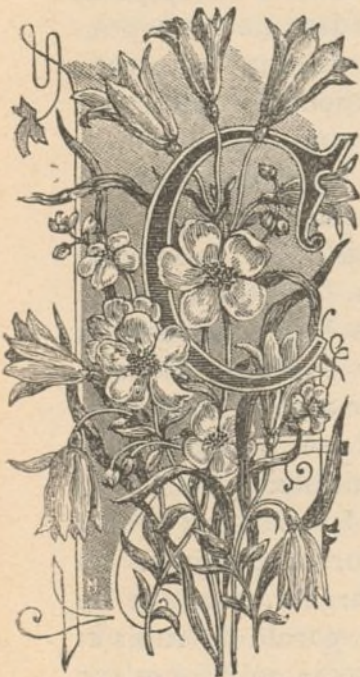


LES JEUNES FILLES SOUS LOUIS XIV ⁽¹⁾

LE MARIAGE

III

MARIAGES DANS LA MAISON DE FRANCE



'EST surtout dans le mariage que le Roi disposait presque despotiquement de la destinée de tous les membres de sa famille. A force d'insinuante habileté, ses proches pouvaient guider son choix, le circonvenir, le gagner, l'amener peu à peu à modifier ses projets d'alliance quand ce n'était que des projets; mais il leur était impossible de conclure même des fiançailles sans son consentement; encore plus impossible, sa décision prise, d'échapper à l'union qu'il avait résolue.

Le Roi ne plaisante pas sur ce chapitre-là. Même dans les préliminaires, il demeure extrêmement jaloux de ses prérogatives; il « lave rudement la tête » de ceux qui tentent de se passer de lui et, aussitôt après la semonce, « il parle en maître qui veut être obéi sans réplique ». Au moindre soupçon d'émancipation, il manifeste sa volonté sur le champ, le plus souvent d'un ton impérieux et irrité; il exige les noces à bref délai. Il faut que les fiancés se plaisent à la hâte et tant pis s'ils n'ont pas le temps de se plaire!

Le mariage du Dauphin est un curieux exemple de cette façon toute royale de procéder. Une fois que la politique eut réglé le sort du jeune prince et lorsque les diplomates se furent entendus sur les moindres détails, on avertit enfin le fils de Louis XIV et on pense à faire venir à Versailles le portrait de la princesse de Bavière. Le Roi, en montrant ce portrait à son fils, remarque tout haut : « Elle n'est point belle ! » Il ajoute : « Mais elle ne déplaît pas, elle a beaucoup de mérite. » Voilà toute la présentation. La princesse n'est réellement point belle, de plus son air n'a rien d'aimable. Ceux qui l'ont vue osent, en pleine cour, dire d'elle, — d'elle la future Dauphine ! — qu'elle a le front et surtout le nez trop longs. Il est un peu bien tard pour s'occuper du nez de la princesse. Cependant, le Roi, pour savoir au juste à quoi s'en tenir, envoie M^{me} de Maintenon au-devant de sa bru. Très prudente, M^{me} de Maintenon, dans ses lettres, vante la taille de la princesse, vante ses bras, vante ses mains, mais ne souffle mot de son visage. Le Roi perd patience et dépêche Livry, son maître d'hôtel, avec ordre de dire enfin quelque chose de précis sur les traits de Marie-Anne-Christine de Bavière. L'impression de Livry est rien moins que rassurante : « Sauvez le premier coup d'œil ! » s'écrie-t-il. Il n'était même pas besoin de sauver ce premier coup d'œil si redouté. Monseigneur le Dauphin, docile et déjà habitué à céder aux désirs de son père, laisse choisir, puis recevoir la princesse par procuration et très poliment se déclare satisfait.

Unique et frappant contraste que le mariage du

(1) Voir les numéros des 15 novembre, 1^{er} et 15 décembre 1897, 1^{er} et 15 avril, 15 novembre 1898, 15 février 1899, 1^{er} janvier 1901.



jeune prince de Conti avec M^{lle} de Blois ! Ici, par hasard exceptionnel, les intérêts et les sentiments sont d'accord. Les promis s'imaginent et on les laisse s'imaginer qu'ils s'épousent par passion ; ils s'aiment et on leur permet de s'aimer. Ce sont les enfants gâtés de toute la cour. Ils bravent les convenances et se moquent de l'étiquette : on ne les gronde jamais. Aussi, gais, insoucians de tout ce qui n'est pas eux, elle, charmante de grâce et lui de vivacité, tout le jour ils se promènent ensemble, tout le soir ils dansent ensemble, et tout le temps ils babillent d'amour en n'écoutant que leurs cœurs. Mordant, le petit prince décoche mille traits d'esprit ; légère, la petite princesse lance au vol mille chosettes exquises. Ils s'enchantent et ils enchantent tout le monde. Le Roi lui-même ne résiste pas au plaisir d'éprouver une si belle tendresse. Tantôt malicieuse, Sa Majesté annonce au fiancé que le contrat présente de grandes difficultés et que le mariage est remis à l'automne prochain. Le prince pâlit et s'évanouit de douleur. Tantôt taquine, Sa Majesté reproche à la fiancée de ne plus tant aimer son futur. Et c'est un torrent de larmes. La noce fut magnifique et elle dura trois jours. Il y eut même un miracle à cette noce. Monsieur le Prince, qui, de coutume, était plus que négligé dans sa mise, se laissa passer un justaucorps à boutons de diamants. On le frisa par persuasion, on lui mit de la poudre par surprise, on lui fit la barbe d'assaut. Il parut rasé de frais au grand ébahissement de la cour : cela ne lui était pas arrivé depuis ses propres noces !

L'union de M. le duc de Bourbon et M^{lle} de Nantes est comme une transition entre ce joli mariage de joie unique et les hyménées tristes. Celui-ci n'est que mélancolique. Ni de part ni d'autre il n'y eut encore trop de répugnance, les mémoires du temps ajoutent : « tant les dots étaient avantageuses ! » La fiancée a douze ans, le fiancé seize. C'est normal. Mais avec le plus joli minois du monde et des yeux étincelants de moquerie, à l'aise avec tout le monde et mettant tout le monde à son aise, elle, est belle et gracieuse, tandis que lui, plus petit que les plus petits hommes, est gros de partout, avec une tête énorme, un visage à faire peur et la mine presque toujours furieuse.

Mentionnons seulement l'union du duc du Maine avec M^{lle} de Charolais, si mignonne, elle aussi bien que ses sœurs, qu'on les appelait *les poupées du sang*. « La petite mariée, nous conte M^{me} de Maintenon, quoique déjà habituée aux fatigues de la cour, succombait sous l'or, les pierreries, et sa coiffure pesait plus que toute sa personne. »

Mais le mariage de contrainte, le vrai mariage forcé, est celui de M. le duc de Chartres, le futur régent, propre neveu du Roi et petit-fils de France. Le Roi a décidé de son sort contre le gré de Monsieur, de Madame et du duc de Chartres lui-même.

Le père, la mère et le fils s'opposent à une alliance qu'ils jugent trop au-dessous d'eux. Désespérant de les vaincre réunis, le Roi les attaque séparément. Il entretient d'abord en particulier son frère, Monsieur, et il lui arrache son adhésion. Fort de ce premier succès, il fait venir le fils, se targue du consentement du père, intimide le jeune homme, lui parle enfin avec « une majesté si effrayante » que le duc de Chartres cède à son tour. Après son mari et son fils, Madame est obligée de se soumettre ; mais, des trois, c'est elle qui possède l'âme la plus énergique. Elle lutte jusqu'au bout et quand, le contrat signé, son fils s'approche d'elle pour lui baiser la main, elle est si furieuse qu'en pleine galerie de Versailles, devant toute la cour, elle lui donne un soufflet, — soufflet si retentissant que tout le monde l'entend et que le jeune prince, très rouge, en perd contenance.

Du mariage du duc de Bourgogne, relaté par tant d'historiens, nous ne retiendrons que quelques détails pouvant donner idée du cérémonial, des toilettes et de la splendeur déployés dans ces occasions. Le Roi lui-même encouragea le luxe. « Ce fut à qui se surpasserait en richesse et en invention. L'or et l'argent suffirent à peine. » Chacun se piqua de montrer dans une même journée des habits différents et des parures variées.

« J'avais, dit Madame, une robe et une jupe de « dessous si affreusement lourdes que je ne pouvais presque pas me tenir debout. Cette robe « était d'or frisé, avec des chenilles noires en « forme de fleurs ; ma parure consistait en perles « et en diamants ; Monsieur avait un habit de « velours noir brodé d'or et tous ses gros diamants ; mon fils, un habit gris blanc, brodé d'or « couvert de toutes pierreries. Le Roi avait un « habit de drap d'or avec des broderies sur les « tailles de la nuance couleur cheveux. Monseigneur, un habit de drap d'or surchargé de broderies d'or. Le fiancé était en manteau noir « brodé d'or, avec un pourpoint blanc brodé d'or, « et des boutons de diamants. Le manteau doublé « de rose, avec broderies d'or et d'argent. La « fiancée, en habit de drap d'argent, une jupe de « dessous avec ruban d'argent, garnie de rubis et « de diamants. Elle portait dans sa coiffure et sur « ses vêtements les diamants de la couronne. »

On s'assemble d'abord dans le salon du Roi. Il y avait une telle presse que Madame, quoique belle-sœur du Roi, dut attendre un quart d'heure à chaque porte avant de pouvoir entrer. Le fiancé avait été chercher sa fiancée, Marie-Adélaïde de Savoie, et l'avait amenée. Il ne devait y avoir qu'une messe basse, dite par le cardinal de Coislin, premier aumônier. A midi moins le quart, on se rendit dans la chapelle, les fiancés marchant immédiatement devant le Roi.

Avant le commencement de la messe, on célébra les fiançailles. Le Roi, Monseigneur, Monsieur et Madame se tinrent debout autour des fiancés.

Quand vint le moment de dire *oui*, la fiancée fit quatre révérences, le fiancé n'en fit que deux, car il ne demandait que le consentement de Monsieur son père et de Monsieur son grand-père, tandis que la fiancée demandait aussi celui de Monsieur et celui de Madame, comme grands-parents. Puis la messe commença et le Roi, le Dauphin, Monsieur et Madame retournèrent à leurs places, tandis que les fiancés restèrent agenouillés devant l'autel. La messe dite, le registre fut signé par le Roi, la fiancée, le fiancé, puis par Monsieur, Madame comme parents, par le duc d'Anjou, le duc de Berry, le duc de Chartres et Monsieur le Prince comme témoins.

Lorsqu'on se retira, la fiancée prit son rang derrière le Roi. Le fiancé la menait. On se rendit directement à table. Elle avait la forme d'un fer à cheval et seuls les membres de la famille royale y prirent place.

A cette table, le petit duc de Berry, assis à côté de Madame, la faisait rire : « — Je vois, disait-il, « mon frère qui lorgne sa petite femme. Si je « voulais, je lorgnerais bien aussi, car il y a bien « longtemps que je sais lorgner : il faut regarder « fixe et de côté. » En disant cela, il contrefaisait son frère si drôlement que Madame ne pouvait s'empêcher de rire. Après le repas, on se rendit dans la chambre de la duchesse de Bourgogne où on demeura un quart d'heure sans prendre place, puis chacun se retira chez soi. A sept heures, on se réunit de nouveau dans le salon du Roi. La foule y était telle que le Roi lui-même dut attendre un quart d'heure avant d'y pénétrer. On passa ensuite en ordre dans le grand appartement où on joua au portique pendant trois quarts d'heure, après quoi on alla dans la galerie voir le feu d'artifice qui fut splendide. On retourna se mettre à table et tout de suite après on mena la duchesse de Bourgogne dans sa chambre.

Tel était l'apparat des mariages de la Maison de France. Rien n'était épargné de ce qui pouvait éblouir les yeux, mais tout cet éclat ne voilait le plus souvent que des déceptions sentimentales et de grandes douleurs intimes. Comment des unions qui ne répondaient qu'aux exigences changeantes de la politique et qu'imposait l'ordre formel du Roi auraient-elles pu faire de bons ménages ? Maris et femmes étaient presque toujours de physique et d'esprit trop dissemblables pour pouvoir vivre heureux l'un près de l'autre. Même en public, en dépit de l'étiquette et des convenances, perçaient souvent l'antipathie, parfois la haine. « Les princes et les princesses du sang, qui sont « parents les uns des autres, se détestent comme « le diable ! » Tout princes de sang qu'ils étaient, ces époux si mal assortis eussent fourni de quoi défrayer les gazettes en nouvelles à sensation. Voici, de la plume de Madame, un fait entre vingt autres. On se fera une idée de ce que devait être, dans la famille royale, la paix du foyer. Il

s'agit du prince Louis-Armand de Conti et de sa femme. « La princesse de Conti est jolie, gaie et « originale. Un jour le prince vint, un pistolet « chargé à la main, trouver sa femme qui était « couchée et il lui dit qu'elle ne lui échapperait « pas et qu'il allait lui brûler la cervelle. Comme « elle connaît ses manies, elle avait, elle aussi, des « pistolets sous son chevet. Elle en saisit un et lui « dit :

« — Prenez bien garde de ne pas me manquer, « car si vous ne me tuez pas tout raide, vous êtes « mort ! Tirez le premier ! » C'est une femme « extrêmement courageuse et résolue. Le prince « qui n'est pas fort brave, comme il l'a montré « dans la dernière campagne, eut peur et se re- « tira. »

IV

MARIAGES PRINCIERS. — MARIE DE GONZAGUE. — LA PRINCESSE DE CONDÉ. — LE DUC DE MANTOUE ET MADEMOISELLE D'ELBEUF. — LES MÉSALLIANCES DE MADEMOISELLE D'ALENÇON ET DE MADEMOISELLE DE ROHAN.

Les chances de s'allier à la Maison de France étaient rares pour les maisons princières, aussi reportaient-elles leurs espérances sur les souverains étrangers ou les princes régnants. Peu importent l'âge et le caractère si ce souverain ou ce prince est couronné. Quelle gloire que de pouvoir dire, grâce à une illustre et nombreuse parenté, comme la bonne princesse de Tarente : « Quand « je ne suis pas en deuil, c'est que l'Europe se « porte bien ! »

Les précédents, celui de Marie de Gonzague, entre autres, n'étaient cependant pas bien encourageants. On sait que cette princesse, ravie de voir son portrait préféré aux dix-sept portraits de princesses de la cour impériale, avait agréé avec empressement la demande du Roi de Pologne. Les fiançailles par procuration qui eurent lieu en France furent un enchantement. Marie de Gonzague était si enivrée de devenir reine qu'elle ne cessait d'essayer sa couronne et de se regarder dans les miroirs. Le jour du départ, elle ne voulut même pas ôter cette couronne de sur sa tête pour faire ses adieux. Le voyage, de même que les fiançailles, fut une suite ininterrompue d'honneurs et de fêtes. Mais enfin la princesse entre à Varsovie et se trouve en présence d'un roi vieux, malade, chagrin, accablé de graisse, souffrant de la goutte et aussi grossier dans son langage et ses façons qu'un vrai barbare. A la vue de sa future, le Roi ne se lève même pas. Elle se met à genoux devant lui et lui baise la main. Il la laisse faire ; quand elle relève la tête, il la regarde longuement, sans le moindre souci de la déconcerter et, se retournant vers l'ambassadeur de France, il lui dit à haute voix : « Est-ce donc là cette grande beauté

« dont on m'avait dit tant de merveilles ? » Ce fut son seul compliment de bienvenue. Le vieux Roi n'était même pas en état d'aller jusqu'à l'autel. Il fallut l'y porter. Le repas de nocces, et par ce qu'on y mangea et par la façon dont on le mangea, souleva le dégoût de la nouvelle reine. La journée n'était pas finie qu'elle pleurait et s'obstinait à retourner en France.

Une de ses parentes, sa nièce, Anne de Bavière, qui eut la chance d'épouser le prince de Condé, ne paya pas cette chance moins cher que la Reine de Pologne. Le prince faisait d'elle sa continuelle victime, affirme Saint-Simon ; il était jaloux jusqu'à la fureur quoiqu'elle fut laide, un peu sotte et très vertueuse. La malheureuse avait beau faire preuve d'une attention infatigable, d'une pieuse douceur et d'une soumission de novice, tout cela ne la mettait pas à l'abri des injures de son époux. « Même les coups de pied et les coups de poing n'étaient pas rares. » Rien ne lui appartenait, elle n'osait rien demander, ni disposer de rien. « Le prince la faisait partir, à l'instant que la fantaisie lui en prenait, pour aller d'un lieu à un autre. Souvent, montée en carrosse, il l'en faisait descendre ou revenir du bout de la rue, puis recommencer l'après-dîner. Cela dura une fois quinze jours de suite pour un voyage de Fontainebleau. D'autres fois, il l'envoyait chercher à l'église, lui faisait quitter la grande messe et la mandait au moment qu'elle allait communier ; il fallait revenir à l'instant et remettre la communion au lendemain. » Saint-Simon ajoute qu'il n'y avait pour la tourmenter ainsi aucun motif sérieux, attendu qu'elle n'eut risqué aucune démarche, pas même d'aller communier, sans la permission de son mari, mais telle était l'humeur fantasque de ce mari. Cela d'ailleurs n'empêcha pas Bossuet dans l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague de célébrer incidemment « le bonheur de Madame la Princesse ».

Un autre mariage princier, curieux et même comique par certains détails, fut celui de M^{lle} d'Elbeuf, fille de la maison de Lorraine, avec Charles de Gonzague, duc de Mantoue.

Veuf en 1703, ce prince, peu de mois après, arrive en France. Mille intrigues se nouent pour le marier. Les princes lorrains surtout sont en émoi. Leur M^{lle} d'Elbeuf est très jeune et très belle, tandis que le souverain de Mantoue est très vieux, très blasé, d'humeur plus que fantasque et de santé débile.

Le duc a péremptoirement déclaré qu'il ne voulait entendre parler de M^{lle} d'Elbeuf. M^{lle} d'Elbeuf a déclaré que jamais elle n'épouserait ce vieux prince. Tout cela ne compte pas pour les Lorrains. Ils entourent Charles de Gonzague d'agents souples, habiles, entreprenants. On ne cesse plus de lui vanter les attraits éblouissants et la dot considérable de M^{lle} d'Elbeuf. On insiste tant et tant qu'il est pris d'hésitation. Avec M^{lle} d'Elbeuf, on

use des grands moyens : on l'arrache à Versailles, on la prive de fêtes et de plaisirs ; bientôt on la cloître à Paris. Elle s'avoue vaincue et prête à se marier les yeux fermés.

Tous ces obstacles écartés, M. de Gonzague, dont l'hésitation fut de courte durée et qui ne demande plus qu'à se dérober, soulève de nouvelles difficultés ; il exige que le mariage se célèbre à Mantoue ; lui, veut prendre la route de terre et entend que sa fiancée lui arrive par mer. On flaire l'échappatoire et à peine M. de Gonzague quitte-t-il Paris à cheval que M^{me} d'Elbeuf, sa sœur et sa fille, sautent en carrosse. Une fois qu'on l'a rattrappé, on ne le lâche plus. Il prétexte les convenances et demande, en suprême répit, qu'on se sépare à Lyon. M^{me} d'Elbeuf promet ; mais, ne se sentant plus la force de supporter ces transes cruelles, elle se décide, dès Nevers, à brusquer l'hyménée. Le prince arrive accablé d'une très longue étape. Le moment semble propice. Mère et tante l'invitent à ne plus différer son bonheur. Et, sans plus, à l'improviste, on lui propose de célébrer le mariage. Le duc, quoique suffoqué de surprise et harassé de fatigue, trouve encore la force de regimber. Mais que peut un vieil homme entre deux femmes qui font les sourdes de peur d'entendre ? Elles envoient vivement à l'évêché. L'évêque est très malade et son vicaire ne veut pas prendre cette responsabilité. Ces dames alors n'en font ni une ni deux. Elles prient de monter l'humble aumônier de l'équipage du prince et lui ordonnent de bénir les époux. Le fiancé se sent perdu et ne tente plus de résister. Les deux illustres promis s'agenouillent et sont unis dans la chambre de l'hôtellerie.

Mais ce fut M^{lle} d'Elbeuf qui expia. Une fois duchesse de Mantoue, son mari la séquestra. Sa mère n'eut permission de la voir qu'une heure par jour et devant témoins. Tout le reste du temps, des duègnes sévères la suivaient pas à pas. On mura très haut toutes les fenêtres de son appartement et son palais lui devint une véritable prison. Sa famille n'en fut pas moins satisfaite, glorieuse même : on comptait un prince régnant de plus dans la parenté !

Cette même maison de Lorraine, pour s'allier à la maison de France, avait fait épouser à l'unique descendant des Guise, beau, bien fait et à peine âgé de dix-sept ans, M^{lle} d'Alençon, qui était bossue, contrefaite à l'excès et plus âgée que lui de quatre ans, mais qui était petite-fille de France ! « C'était presque une mésalliance pour ma sœur », dit la grande Mademoiselle, mais quelle chance pour les Lorrains ! Ce mariage qui ne faisait honneur ni à Louis XIV, ni à Monsieur, fut bâclé sans grande cérémonie. M. de Guise et M^{lle} d'Alençon furent fiancés dans la chambre du Roi ; quand ils passèrent dans la chapelle, ils ne trouvèrent même pas de carreaux pour s'agenouiller devant l'autel. On prit ce qui tomba le plus tôt

sous la main et ce furent des coussins qui servaient aux chiens de Mme de Montespan.

Il eût fallu de plus grandes humiliations pour rabaisser l'orgueil de la nouvelle Mme de Guise. Elle demeura pénétrée toute sa vie de sa grande mésalliance. Même mariée et dans l'intimité, elle obligea son mari à respecter la différence de leurs rangs. Elle se faisait rendre les honneurs qu'on doit aux petites-filles de France selon les lois d'une étiquette rigide. Même lorsqu'elle dînait en tête à tête avec M. de Guise, il n'y avait qu'un seul couvert sur la table. Elle prenait sa place sur un fauteuil et il demeurait debout pour lui donner la serviette. Elle commandait alors qu'on apportât, non pas un second fauteuil, mais un pliant et aussi un couvert qui d'ailleurs était préparé d'avance sur le buffet. Ce couvert était placé tout au bout de la table. M. de Guise ne s'asseyait sur son pliant et devant ce couvert que sur l'ordre réitéré de sa femme. Il en était de même tout le jour, à propos de tout. Quelle patience il fallait au mari d'une petite-fille de France !

On enrageait de se mésallier sans s'en mésallier moins. Ce sentiment-là avait encore une très grande force et jamais peut-être il n'apparaîtra aussi clairement que dans l'anecdotique mariage de Mlle de Rohan. Cette princesse, encore fille à vingt-huit ans, se sentit une forte inclination pour M. de Chabot. M. de Chabot avait trente ans, il était simple cadet sans titre, mais de très bonne maison et, de plus, beau, intelligent et agréable. L'incli-

nation de Mlle de Rohan n'était donc pas si déraisonnable. Mais Mlle de Rohan était d'une famille incomparablement plus illustre que celle de son fiancé et elle lui apportait, avec une grosse dot, le titre de duc. Ce mariage fut considéré comme une mésalliance et tous les Rohan s'y opposèrent. Mlle de Rohan aimait réellement. Ayant l'âge voulu, elle fit les sommations respectueuses et obtint enfin d'épouser M. de Chabot. Immédiatement après la cérémonie, les mauvais compliments commencent. Mme de Choisy, la première, s'approche de la mariée et lui dit sévèrement : « Dieu vous fasse « la grâce, Madame, de ne jamais ouvrir les yeux « et de ne jamais voir ce que vous venez de « faire ! »

Arrivée chez elle, la duchesse réclame les soins d'une demoiselle de petite noblesse qu'elle avait attachée à son service par pure charité, mais cette fille, levant le nez, lui dit insolemment qu'elle la quitte et ne veut plus vivre dans sa maison. « Après la manière dont vous vous êtes mariée, « ajoute l'impertinente, vous seriez bien capable « de me faire épouser un de vos grands laquais ! »

Enfin, le nouveau duc de Rohan, ayant, le soir même, besoin d'un bouillon, l'envoie demander à l'office, mais le cuisinier, superbe d'indignation, refuse obstinément et lance d'une voix écrasante de mépris : « Le vrai duc de Rohan est mort de- « puis longtemps et les morts n'ont que faire de « bouillon ! »

CHARLES FOLEY.



LES HIRONDELLES

*Savez-vous la triste nouvelle ?
Les vieux nids placés sur nos toits
N'ont plus une seule hirondelle.
Hélas ! nous n'irons plus au bois !*

*L'automne va jaunir les mousses,
Tout se fane en cette saison,
Voyez ! déjà les feuilles rousses
S'éparpillent sur le gazon.*

*Alors, rapides et fidèles
Aux vieux nids placés sur les toits,
Nous reverrons les hirondelles
Et nous irons encore au bois.*

*La bise qui souffle dépouille
Les beaux jardins et les grands bois,
Les arbres sont couverts de rouille.
Voici l'hiver ! voici les froids !*

*Laissons tomber la neige blanche,
Espérons, attendons un peu :
Nous verrons fleurir chaque branche,
Et le ciel noir deviendra bleu.*

OCTAVE AUBERT (Nos chers enfants, poésies).





L'ÉPREUVE

SUITE

III



EBOUT dans le couloir du wagon, un bras passé à la taille de sa femme, Georges Hébert lui nommait les sites reconnus, les petits villages aperçus en blancheur parmi des verdure de bois. Les vitres baissées laissaient entrer l'air enfin fraîchissant de ce soir d'été, mais fouetté, coupé par la rapidité du train, il heurtait durement les visages. Et Suzanne, les cheveux défaits, la voi-

lette envolée, riait et se rejetait en arrière.

Le train franchissait en sifflant un passage à niveau. Une femme en robe bleue galonnée de rouge tenait à bras tendu un drapeau d'andri-nople.

— Voici la route de Nersac, dit Georges. La gare est très proche maintenant; prenons les paquets, chérie, nous allons être chez nous.

Il continua, tout en rassemblant leurs colis.

— Peut-être Gite est-elle venue... Jeanitou sera à la gare avec cet excellent Nabuchodonosor.

— Nabuchodonosor ?

— Un brave cheval qui marche encore par la force de l'habitude... et parce que Jeanitou, depuis plus de vingt ans, le soigne à merveille. Le breack, le seul équipage du château d'Or, est tout aussi vieux. Chère, je voudrais que vous aimiez un peu, pour l'amour de moi, toutes ces humbles choses... Je n'ai jamais beaucoup vécu dans notre vieille maison — depuis bien des générations, elle n'était plus dans la famille lorsque mon père a voulu la racheter, — mais j'y suis attaché par des fibres puissantes, des fibres qui ont leurs racines très loin, dans un passé que je n'ai pas connu, mais dont je suis formé...

— Ah! oui, je sais, des goûts ataviques.

— L'atavisme... non, c'est mieux et c'est plus, L'atavisme ne serait pour beaucoup que le reflet. l'influence de choses effacées, alors que rien ne s'efface et que notre âme est formée des âmes mêmes des morts...

Une secousse coupa la parole à Georges. Le train stoppait.

Depuis trois quarts d'heure, — trois siècles, — Brigitte arpentait fiévreusement le trottoir de la petite gare. Jeanitou et elle, dévorés de la même impatience, avaient assuré que les pendules du château d'Or retardaient toutes; que, le chemin étant mauvais, on ne savait pas ce qui pouvait arriver en route, et qu'avec cette chaleur et le grand âge de Nabuchodonosor, il ne fallait pas espérer marcher vite. Ils avaient tous deux le même désir enfantin d'être là d'avance, comme si leur présence devait faire se hâter le train si attendu, presser l'heure trop lente.

De temps en temps, Brigitte s'approchait de la palissade séparant le quai de la cour de la gare : Nabuchodonosor somnolait entre ses brancards; Jeanitou, descendu de son siège, avec une branche coupée aux tilleuls de la cour défendait le cheval contre les mouches.

— Eh bien! Jeanitou?

— C'est long, pour sûr, mademoiselle. Ça n'était pas la peine de se presser.

Il cessait d'émoucher Nabuchodonosor pour essuyer d'un revers de main un peu de poussière amassée en route et qui ternissait une aile de la voiture ou le vernis du harnais, bien terne par lui-même. Il fallait que « M^{me} Georges » trouvât tout très bien, — et, dame, venant de Paris, elle pouvait être difficile.

Brigitte abandonnait Jeanitou et s'en allait tourner autour du chef de gare, en train de numérotter des colis avec l'homme d'équipe.

— Monsieur le chef de gare, il y a du retard?

— Du retard? Mais non, mademoiselle Hébert, mais non. C'est vous qui êtes en avance. Vous attendez M. Hébert, peut-être?

— Oui... avec ma belle-sœur.

Gite prononçait dévotieusement « ma belle-sœur » comme une chose très nouvelle et qui devait lui donner de l'importance.

— Ah! bah!... ah! bah!... M. Hébert et sa dame? C'est bien... c'est bien... vous avez encore

vingt-huit minutes à attendre, si le train est à l'heure.

— Il aura peut-être de l'avance ?

— Oh ! ça, jamais, mademoiselle, jamais ! Ça peut avoir du retard, un train, mais jamais d'avance... à cause des accidents ; vous comprenez, ce serait trop dangereux...

— Pourtant, insistait Brigitte, qui ergotait volontiers, quand un train a du retard, c'est comme si celui qui vient après avait de l'avance... au point de vue du danger...

— C'est comme ça ! dit le chef de gare en souriant. Et Gite reprit ses allées et venues.

— Enfin, les voici !

Des coups de sifflet, un bruit effrayant, la vision rapide de deux têtes penchées, d'une main qui s'agite... et le train s'arrête au delà de la gare. Gite se trouve plantée devant le fourgon des bagages. Elle se met à courir, mais Georges est déjà descendu et aide à descendre une élégante jeune femme, — si élégante, malgré la très grande simplicité de son costume-tailleur, de sa blouse de piqué et de son grand canotier en paille, que le petit sauvageon qui est en Brigitte se trouble, s'intimide, et le sentiment de sa gaucherie l'augmente encore. Mais son frère la prend dans ses bras, l'embrasse tendrement, et la façon affectueuse et fière dont il dit : « Voilà ma petite sœur, Suzanne, ma chère petite Gite, » remet un peu la jeune fille.

Suzanne fait sa conquête absolue, rien que par la grâce caressante qu'elle met à l'embrasser.

— Oh ! mad... oh ! Suzanne, que je suis contente de vous voir !

— Moi aussi, je vous assure, petite Brigitte !

Debout, près de Nabuchodonosor, tournant sa casquette cirée dans ses doigts, Jeanitou attend, ému et timide. Il a, en l'honneur de « Mme Georges », accepté le supplice d'un faux-col empesé qu'il se refuse généralement à porter l'été, et sa grosse figure, brune et rouge, rasée de trop près, épanouie par un sourire, apparaît à Suzanne si comique qu'elle dissimule sa gaîté sous une très grande amabilité.

— C'est vous, Jeanitou, n'est-ce pas ? mon mari m'a bien parlé de vous, et voilà Nabuchodonosor ?

Elle tend la main à Jeanitou, absolument décontenancé, caresse le vieux cheval, puis, ayant conscience d'avoir fait le nécessaire, et au delà, elle monte en voiture, casant devant elle les menus objets que lui passe Brigitte, tandis que Jeanitou murmure, en prenant une valise des mains de Georges :

— Oh ! la jolie dame, monsieur Georges !... la jolie dame... et charmante !

— Je crains, Suzanne, que vous ne trouviez pas le château d'Or très joli, dit Brigitte, pendant que le breack, grinçant un peu, tanguant parfois, roulait sur la route, unie et poudreuse, au trot paisible de Nabuchodonosor.

— Pourquoi ne le trouverais-je pas joli ? Vous ne le trouvez pas laid, vous ?

— Non, bien sûr. Mais, moi... je l'aime...

— Je l'aimerai aussi.

— Oh ! tant mieux !

— Vous ne savez pas, Brigitte, que les Parisiennes adorent la campagne ?

— Non, dit Brigitte, je ne le croyais pas... et surtout, j'ai peur qu'elles ne l'aiment pas pour bien longtemps et que vous en ayez tout de suite assez, de notre coin perdu.

— Voilà bien Brigitte, s'écria Georges. Toujours la même ! Quand, autrefois, je venais à Nersac, dès mon arrivée, Gite se préoccupait de mon départ.

— A chaque jour suffit son mal, Gite, dit Suzanne... aujourd'hui ne parlons pas de séparation. D'ailleurs, vous viendrez nous voir à Paris.

— Oui ! oh ! oui, je veux bien.

Mme Hébert sourit de cet élan. Elle regardait le visage un peu trop rond, mais brillant de fraîcheur, les yeux brillants de sa petite belle-sœur ; elle songeait que ce serait amusant de dégrossir cette enfant, d'en faire une jeune fille presque jolie, tout à fait jolie même, en sachant s'y prendre et la bien arranger.

Cette même impression qu'on « pourrait en faire quelque chose » saisit Suzanne à la vue du château d'Or. Elle le dit, et les yeux de Brigitte s'attristèrent.

— Cela ferait une vraie peine à grand'mère et à moi si l'on changeait quoi que ce fût à notre cher vieux logis, répondit-elle doucement.

La voiture entra dans le jardin, au grand émoi de Zut et de Barbichon qui aboyaient à pleine gorge.

— Quel amusant fouillis de fleurs ! s'écria Suzanne, et que c'est charmant ce vieux jardin resté comme au temps jadis !

Mme de Verrière parut sur le seuil. Elle s'avancait, très émue, au-devant de cette inconnue qui serait sans doute un jour la protectrice, le guide de Brigitte, et que, dès maintenant, il lui fallait aimer.

Ce lui fut facile, Suzanne possédait au suprême degré le don de charmer ceux auxquels elle voulait plaire. Elle savait que Georges considérait comme sa véritable aïeule la grand'mère de Gite, elle se montra pour elle simple, confiante et respectueusement aimante. Devinant quelle place tenaient dans la vie de Mme de Verrière les gens et les choses qui l'entouraient, elle sut trouver un mot amical pour Catherine, un bonjour tout gracieux pour Annette. Elle se montra séduite par la pittoresque simplicité du château d'Or, par la beauté de l'avenue et s'extasia sur le cachet vieillot du mobilier. Barbichon eut une caresse, Zut lui donna la patte, et elle courut avec Gite, en attendant le dîner, essayer du confort des fauteuils de buis dont Georges lui avait parlé comme d'un souvenir de jeunesse.

Quelques heures plus tard, remontée dans la chambre que Brigitte avait ornée pour elle, à défaut de tentures plus élégantes, d'une profusion de mousseline empesée, la jeune femme put recevoir, avec la conscience de les mériter, les actions de grâce de Georges, éperdument fier de sa Suzon.

Le lendemain, M^{me} de Verrière entraîna Georges dans la vieille avenue.

Obéissant aux pressentiments qui depuis quelque temps l'assaillaient, elle voulait confier au frère de Brigitte ses inquiétudes sur l'avenir de la jeune fille.

Elle parla longtemps, — Georges s'efforçait vainement de dissiper sa tristesse. Gite, dans le verger tout proche, secouait les pruniers, préparant le dessert dont elle était responsable. Parfois, elle interrompait sa récolte pour interpeller gaiement les promeneurs. Elle criait comme un moineau, si jeune, si insouciant, que Georges sentit douloureusement le contraste de cette jeunesse riant à la vie avec les paroles mélancoliques de l'aïeule inquiète du lendemain.

— Chère grand'mère, ne vous chagrinez pas : vous aurez la joie de bercer les enfants de Brigitte ! Mais, si vous la quittez — ce qui, j'en suis sûr, de longtemps n'arrivera pas, — Gite viendrait à nous, elle serait aimée et choyée par Suzanne comme par moi.

— Je l'espère... Suzanne paraît aimante. Merci, mon bon Georges ! Et maintenant allez... allez retrouver votre sœur qui vous appelle désespérément ; laissez-moi, je vais rentrer.

Brigitte, cramponnée à un gros prunier qui résistait à tous ses efforts, immobile comme un roc, appelait en effet, suppliante :

— Georges, viens m'aider, je t'en prie.

Il y alla.

Ému de son entretien avec M^{me} de Verrière, il s'efforça de n'en rien laisser paraître et, gaiement, il secoua sur Gite les fruits dorés. Tout à coup elle s'arrêta de chercher dans l'herbe les prunes blondes. Agenouillée, levant vers Georges son visage tout rose et un peu hâlé.

— Georges, dit-elle, je voudrais te demander quelque chose : tu me diras la vérité ?

— Certainement.

— Tu promets ?

— Je promets !

— Eh ! bien, je voudrais savoir comment... c'est un peu ridicule de te demander ça.

— Demande tout de même.

— Je voudrais savoir comment Suzanne me trouve.

— Et toi, comment la trouves-tu ?

— Ravissante ! Je l'aime de tout mon cœur !.... Je te l'ai déjà dit. Mais tu ne m'as pas répondu...

— Suzanne te trouve tout à fait gentille. Elle a été très touchée de ton accueil et je t'assure qu'elle t'aime aussi beaucoup.

— Vraiment ? Oh ! que je suis contente ! Moi, je

n'avais jamais vu rien d'aussi délicieux que ta femme... elle est bien plus que jolie : elle est... je ne trouve pas de mots pour peindre ma pensée.

— Je te comprends, petite Gite, et je te remercie. Sais-tu que toi aussi, tu deviens très jolie ?

— Ne te moque pas de moi !

— Je n'en ai nulle envie... J'imagine que je ne suis pas le premier à te dire tes vérités.

— Ces vérités-là, si ce sont des vérités, personne ne me les dit jamais... Qui veux-tu ?

— Vous ne voyez absolument personne ?

— Personne... c'est-à-dire si, le curé.

— Évidemment, ce n'est pas lui qui cherchera à te donner de la vanité.

— Nous recevons, une fois par an, la visite du maire et de sa femme ; nous la leur rendons.

— C'est tout ?

— C'est tout. Je ne parle pas du médecin de canton qui vient ici quand quelqu'un est malade, ce qui, heureusement, n'arrive pas souvent !... Ni des paysans.

— Et les Fortlane ?

— Oui, c'est vrai, les Fortlane. Oh ! nous les voyons si peu ! Ils demeurent très loin, tu sais : deux heures et demie ; Jeanitou dit que c'est beaucoup pour Nabuchodonosor.

— Je me souviens qu'à chacun de mes séjours nous déjeunions chez eux une fois.

— Nous y déjeunons encore deux ou trois fois par an... et eux viennent aussi.

— Comment donc ! railla Georges, c'est de l'intimité. Quoi ! vous avez des amis que vous voyez cinq ou six fois l'an et tu ne m'en parles pas !

Brigitte leva les épaules.

— Je n'y pensais plus.

Une prune avait rebondi. Gite se baissa tout à fait et Georges ne put voir la subite rougeur de son visage.

— Ces pauvres Fortlane ! ils sont toujours aussi extraordinaires ?

— Je ne les trouve pas extraordinaires.

— Tu es indulgente. Mahaut de Fortlane ne s'est pas mariée ?

— Non.

— M^{me} de Fortlane continue-t-elle à broder des couronnes de comte grosses comme des citrouilles sur les mouchoirs du jeune Raoul ?

— Je n'en sais rien.

— Et qu'est-il devenu, le beau Raoul ? Voilà un être que je n'ai jamais pu souffrir.

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

— Rien, pas plus qu'à toi, et je me souviens que tu ne l'aimais pas non plus.

— Grand'mère dit qu'il a beaucoup changé.

— Il est là, toujours ?

— Non. Il s'est engagé... dans la cavalerie... il est chasseur...

— Pourquoi n'est-il pas allé à Saint-Cyr ?

Brigitte répondit, la voix durcie :

— Parce qu'il est trop pauvre !

Elle prit sa corbeille :

— Veux-tu m'aider, c'est un peu lourd...

— Je porterai bien tout seul cette corbeille.

Gite le laissa faire. Son visage restait obscurci. Elle suivit son frère, silencieuse.

IV

Comme la montée était longue et dure, Jeanitou avait quitté son siège. D'une main il soutenait par la bride Nabuchodonosor suant et soufflant; de l'autre, il aidait de son mieux le cheval en tirant sur le brancard sans ménager sa peine. Brigitte suivait le break, appuyée à la portière, aussi rose que les roses de son chapeau. Elle causait, un peu essoufflée, avec M^{me} de Verrière restée dans la voiture.

— Vous n'êtes pas fatiguée, grand'mère ?

— Non, ma chérie. C'est toi qui dois être lasse : monter cette côte à pied par une telle chaleur !

— Vous savez bien que je ne suis jamais lasse.

— C'est vrai... et tu es toujours contente... Je me demande ce qui peut t'amuser dans ce déjeuner chez ces pauvres Fortlane... il n'y a personne de ton âge.

— Il y a Mahaut, dit en riant Brigitte, elle est toujours jeune et le sera toujours.

— Ou croira toujours l'être.

— C'est la même chose.

— Hélas ! non.

— Vous ne trouvez pas ce sentier délicieux, grand'mère ?

Le chemin gravissant en lacets le coteau passait à ce moment sous une voûte épaisse de chênes et de châtaigniers. La fraîcheur y paraissait plus grande, contrastant avec la route en plein soleil qu'il avait fallu suivre d'abord. Du talus que le chemin coupait à pic, une source jaillissait en un mince filet limpide; elle remplissait une petite cavité creusée dans la terre et que garnissaient des lentilles d'eau, des mousses fines et longues comme des cheveux. Puis l'eau débordait, traversait la route, rougissant les cailloux d'un dépôt de rouille et disparaissait dans la pente, sous les fougères, avec un léger susurrement parmi les graviers invisibles. Jeanitou arrêta le vieux cheval et demanda :

— Si vous voulez remonter, mademoiselle Brigitte, nous avons du plat.

On était arrivé au sommet du coteau. La route, maintenant, suivait le faite. Pendant quelques instants, les ondulations du terrain seraient douces et Nabuchodonosor pourrait trotter.

L'ombre cessait. A droite, suivant le flanc du coteau, le bois continuait, rejoignant l'étroite vallée, remontant sur le coteau voisin; mais à gauche ce n'étaient plus que fougères et tuies coupées de vignobles, tout un versant brûlé de soleil faisant face aux Pyrénées dont les cimes blanches et bleues se fondaient dans la rutilante clarté de

midi. Seul, à quelque distance, un bouquet de bois couronnait le mamelon le plus élevé et, sur le fond des branches, abrité contre le soleil et regardant boudeusement le nord de ses fenêtres irrégulières, se détachait le château de Fortlane.

Au pied de la dernière côte, Brigitte descendit de nouveau. Elle prit un sentier de chèvres où une sorte d'escalier était marqué, tandis que la voiture entraînait dans l'ancienne avenue, aujourd'hui bien abandonnée, avec ses piliers veufs de leur grille, et des marronniers très vieux, dont la plupart manquant n'avaient jamais été remplacés.

Brigitte déboucha sur un jardin en terrasse aux plates-bandes mal tenues et dont le sable, ratissé trop rarement, se verdissait de mauvaises herbes. Cette terrasse s'étendait devant le château, le tournait de deux côtés, toujours avec ses plates-bandes et ses herbes. Les volets de toutes les fenêtres étaient fermés.

Un chien de chasse s'élança vers la jeune fille en aboyant féroce. Aussitôt une fenêtre s'entr'ouvrit dans une tourelle qui, seule, rompait la monotonie de la construction.

— Comment ! vous êtes montée à pied, ma chère Brigitte, s'écria une voix trop claire, très chantante, que vous devez avoir chaud ! Entrez vite.

Un petit garçon, empêtré dans un tablier de valet de chambre, vint ouvrir la porte — une très vieille et curieuse porte cloutée de fleurs de lys — et Brigitte se trouva dans un vestibule presque complètement obscur, en forme de corridor. D'une porte entr'ouverte, à l'autre bout, venait une odeur accentuée de cuisine.

Sur les murs peints en gris, toute une panoplie s'alignait en désordre : fusils de chasse, lignes de pêche, filets, collets pour prendre les lièvres, etc. Une tapisserie rapiécée, dont on ne distinguait plus les personnages, séparait ce vestibule de l'escalier.

Brigitte connaissait bien ce décor et pourtant elle s'attardait à regarder autour d'elle. Le petit domestique l'avait laissée, après lui avoir dit en s'appliquant beaucoup : « — M^{me} la comtesse est au salon. » Il avait disparu dans la salle à manger où Gite l'entendit remuer bruyamment des assiettes.

Un pas rapide dans l'escalier, encore la même voix trop claire et trop chantante qui redit des mots de bienvenue, et Gite est tendrement serrée dans les bras de M^{lle} Mahaut de Fortlane.

Mahaut n'a plus, n'a sans doute jamais eu d'âge. Elle est trop grande, trop maigre, trop brune et trop pâle. Elle n'est ni laide ni jolie; peut-être serait-elle assez bien si elle était habillée autrement et coiffée comme tout le monde. Mais elle porte ses cheveux en frisons très longs, qui tirebouchonnent sur ses tempes, et son chignon se défait malgré les innombrables épingles dont on aperçoit les bouts. Elle porte une robe toute blanche, échancrée au cou, avec un fichu Marie-

Antoinette qui raccourcit sa taille plate et fait paraître plus maigre et plus brun son cou nu. Une rose blanche est piquée dans l'ouverture de son fichu et, rien qu'à la façon dont la fleur est posée, on devine quelles pensées sentimentales ont assailli Mlle Mahaut de Fortlane pendant qu'elle ajoutait cette dernière grâce à sa parure.

Elle entraîna Brigitte dans le salon.

— Ma belle-sœur est là... Venez, ma chère, mon frère vient de rentrer.

Mlle Mahaut est la sœur très cadette du comte de Fortlane. Elle n'a jamais réclamé un centime de la succession — d'ailleurs très mince — de son père. Tout ne doit-il point appartenir au fils ? Tout pour le nom ! Ce nom que le comte Jean porte dans la misère, il faut que Raoul lui rende son éclat. C'est le rêve de Mahaut, son but, sa vie, comme c'est le rêve, le but et la vie de la comtesse, sa belle-sœur.

Dans le salon très grand, meublé de vieilles choses, — ce qui donne un air de grandeur à sa pauvreté — Mme de Fortlane vient au-devant de la jeune fille et Gite se jette dans ses bras, l'embrasse avec effusion, comme elle a embrassé Mahaut. Pour Brigitte, elles ont toutes deux un charme qui ne vient pas d'elles — le même charme qu'a pour la jeune fille le vieux château misérable, le corridor rempli d'engins de chasse, et le salon obscur, et tout ce qui a vu, entouré, touché quelqu'un dont, pour rien au monde, Brigitte ne prononcerait le nom, mais dont elle sait bien qu'on parlera tout à l'heure.

Pendant longtemps, Raoul de Fortlane et Gite avaient été ennemis. Ce petit garçon malingre, entiché de sa noblesse et récitant sa généalogie comme son *credo*, exaspérait la fillette robuste, éprise de mouvement, ne s'inquiétant de rien autre que de pousser librement comme une plante saine au bon soleil. Ses jeux n'amusaient pas l'héritier des Fortlane dont la distraction favorite était de mettre en action les légendes moyenâgeuses que lui contait sa tante Mahaut. Il disait à Gite, toute rouge d'avoir couru et dont le rond petit visage s'épanouissait ferme et hâlé sous ses cheveux bruns : « — Tu es une belle princesse blonde que des génies retiennent dans une tour... Monte dans cet arbre : c'est la tour. »

— Voilà ! répondait Gite que séduisait la première partie du programme.

De ses petites jambes nerveuses, elle enfourchait une branche ; son tablier d'écolière s'y accrochait bien un peu. Philosophiquement, la princesse cachait l'accroc sous un pli et, se penchant sur ses créneaux, demandait :

— Et après ?

— Moi, disait Raoul, je suis le prince Charmant.

— Ah ? Et alors...

— Alors, je viens te délivrer. Voilà mon épée... Cette feuille de paulownia c'est mon bouclier... et le chien... appelle ton chien... bon ! Ton chien, là

sous l'arbre, c'est un monstre que je vais tuer...

— Ah ! mais non, mais non ! Je ne veux pas que tu lui fasses du mal !...

Et la princesse blonde descendait dans un lamentable bruit d'étoffe déchirée ; elle sautait entre le monstre pacifique et le prince Charmant interdit.

— Tu es bête ! disait le prince sans métaphore.

— Et toi méchant ! criait la princesse qui ne voulait pas être délivrée.

La scène devenait tragique, on accourait les séparer. Ils se quittaient mécontents l'un de l'autre, pour recommencer avec quelques variantes, à la première occasion.

Un vieil abbé, parent de la famille des Fortlane, servait à Raoul de précepteur et, comme le même sang coulait dans ses veines, il ne songeait point à trouver excessif le culte des ancêtres qui faisait les Fortlane trop regarder en arrière et pas assez devant eux. Mais le vieil abbé vint à mourir. On mit Raoul au collège. Il avait quinze ans, était en retard sur ses camarades. Ce lui fut une rude épreuve. Il s'aperçut que le monde où il devrait vivre ne ressemblait point à celui dans lequel se réfugiaient les siens à l'aide de leurs glorieux souvenirs. Il en souffrit cruellement d'abord, mais, au contact d'enfants de son âge, il perdit l'air un peu vieillot qui était l'air de famille des Fortlane. Raoul revint aux vacances transformé, plus vigoureux de corps et d'esprit, avec un peu plus de rudesse. Il ne mettait plus en action les légendes de sa tante et ne songeait pas à jouer les princes Charmants. Ce fut Brigitte, dont les robes allongeaient et qui perdait ses façons garçonnières, qui se prit à regretter de n'être plus la princesse blonde dont Raoul serait le prince Charmant.

Et chaque année, en ramenant Raoul près de Brigitte, voyait grandir la tendresse de la fillette, et sa passionnette d'enfant devenir une affection profonde et sérieuse.

Raoul devenait digne de cette affection. Courageusement, devant la gêne que devait causer aux siens son entrée à Saint-Cyr, après ses études dont les dernières années avaient été brillantes, le jeune homme, renonçant à l'école, s'était engagé.

Il garda de son éducation première, toute pleine du culte du passé, le respect des traditions d'honneur auxquelles jamais les siens n'avaient failli. Ces grands principes appliqués aux petites choses faisaient de lui un soldat exemplaire. Ses chefs l'estimaient, ses camarades l'aimaient, et à Fortlane le nom de Raoul n'était prononcé qu'avec une tendresse orgueilleuse.

Gite aussi était fière de son beau prince : chaque fois qu'elle venait, comme aujourd'hui et hier, chez les Fortlane, elle se réjouissait de ce qu'elle entendait dire de son ami lointain.

On perçut bientôt, sur le gravier de la terrasse, les pas pressés de Nabuchodonosor.

Mahaut s'élança au-devant de Mme de Verrière que M. de Fortlane aidait à descendre, accouru,

lui aussi, au bruit de la voiture. Quelques instants plus tard, le petit domestique, toujours embarrassé dans son tablier blanc, vint annoncer, avec un épouvantable accent gascon : « — Madame la comtesse est servie. » Et l'on passa dans la salle à manger.

Tout de suite, on parla de Raoul :

— Le pauvre petit ! soupirait Mahaut, il souffre certainement de cette vie de caserne, mais il n'en laisse rien voir, sans doute afin de ne pas nous affliger.

— Mais, dit M^{me} de Verrière, voilà trois ans qu'il est au régiment, il doit commencer à s'y faire ?

— Je ne le crois pas, répondit Mahaut, il me semble impossible que Raoul, avec sa nature aristocratique, ne souffre pas horriblement de cette promiscuité obligatoire, bien qu'il ne soit plus simple soldat.

— Raoul a surtout une nature vaillante et gaie, capable de supporter les ennuis de la vie, et toutes les vies ont des ennuis, dit M^{me} de Fortlane.

M. de Fortlane, lui, parla longuement contre l'existence dans les casernes. Il espérait que Raoul, dès sa sortie de Saumur, où il comptait se présenter l'année suivante, au lieu de traîner son sabre dans une ville de garnison, demanderait à être envoyé en Afrique, dans la province la moins tranquille, afin d'avoir plus sûrement l'occasion de se montrer. Il dit que les jeunes gens d'aujourd'hui semblaient n'avoir pas de sang dans les veines.

M^{me} de Fortlane se récria. Elle devenait intraitable quand il s'agissait de son fils. Mahaut la soutint : la pensée de voir son neveu s'éloigner davantage la bouleversait.

Brigitte se taisait, mais, si elle l'eût osé, comme elle aurait soutenu M. de Fortlane ! La pensée que Raoul pourrait se couvrir de gloire l'enthousiasmait.

— Mon fils n'a pas à se plaindre, reprenait la comtesse, son général, un peu notre allié, est parfait pour lui. Comme il ne peut l'inviter à ses réceptions, il le dédommage en le recevant dans l'intimité. Il a une femme charmante et des jeunes filles à peu près de l'âge de Raoul, qui est là maintenant comme chez lui. N'est-ce pas, Mahaut ?

— Oui, et mon neveu ne tarit pas sur les bontés qu'on a pour lui dans cette famille.

— Comme c'est heureux pour Raoul et tranquilisant pour vous ! dit M^{me} de Verrière, tandis que Gite, la tête basse, se demandait comment il faudrait s'y prendre pour donner à Raoul l'idée de courir le monde. Cette intimité dans une famille où « les filles sont charmantes » lui paraissait redoutable pour son bonheur à elle.

Quand je le verrai, se dit-elle, je lui dirai...

Mais que pourrait-elle lui dire ?

Il lui fallut s'arracher à ces pensées mélancoliques. On parlait maintenant de Georges et de Suzanne. Mahaut questionnait Brigitte sur sa belle-sœur et le déjeuner s'acheva dans l'éloge de M^{me} Hébert.

Au salon, la jeune fille aida Mahaut à servir le café et les liqueurs, des liqueurs merveilleuses que confectionnaient ces dames avec toutes sortes de recettes compliquées. Gite aimait à manier les grandes tasses Empire, les petits verres dépareillés, épaves des services disparus. Il lui semblait que toutes ces choses familières à Raoul gardaient en elles un peu de la présence du jeune homme. Elle croyait le revoir près d'elle, la poursuivant de taquineries amicales, ainsi qu'il en avait coutume lorsqu'ils se retrouvaient. Peu à peu, la mélancolie de Brigitte s'évanouit, s'effaça, comme ces brumes sans consistance que le moindre souffle, le moindre rayon dissipe.

Et la journée passa.

MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)



Pensées et Maximes

Quand le temps me déplaît et que j'en désire un autre meilleur, et que je l'espère, je le pousse de l'épaule ; et puis quand je pense à ce que je pousse, et à ce qu'il m'en coûte, lorsqu'il passe, et sur quoi cela roule, et où cela me pousse moi-même, je n'en puis plus et je laisse tout entre les mains de Dieu.

M^{me} DE SÉVIGNÉ.

* *

Que de gens n'arrivent pas à l'heure dans la vie ! On est étranglé entre deux portes dont l'une s'appelle *Trop tôt* et l'autre *Trop tard*.

B. D'AUREVILLY.



TÊTES DE JEUNES FILLES

SUITE



« ! ma chérie Hélène, mes roses ont force épines. J'ai l'air de tout diriger chez ma tante ; en réalité, pas une épingle ne bouge sans sa permission. Je suis sa femme de charge, sa demoiselle de compagnie, son secrétaire, sa lectrice... Je dois toujours être là pour l'aider à recevoir cette multitude de visites dont elle ne saurait se passer dans son éternelle oisiveté, dans son insatiable

besoin de savoir tout ce qui se passe chez tout le monde. Toujours sur la brèche, je ne quitte ma tante que pour aller le dimanche à la messe à Angers, ou pour aller voir ses pauvres dans le voisinage.

— Mais alors, dans son état de santé, c'est toi qui lui donne plus que tu ne reçois cent fois !

— Son état ? Ah ! ah ! laisse-moi rire, Hélène. Je dois t'avertir pour t'éviter toute maladresse involontaire. Ma tante a été fort malade il y a des années ; elle est guérie et se porte parfaitement ; mais elle continue à jouer à la malade.

— Ce serait une comédie ? dit Hélène, tout intriguée.

— Et une bien amusante. De cette façon, elle continue à exciter l'intérêt, à se faire plaindre, ce qu'elle adore. Elle ne se dérange en rien, et tout le monde accourt chez elle. Elle reçoit magnifiquement, c'est sa principale dépense ; table ouverte : dîners, déjeuners, goûters, cela ne cesse pas. Aussi sa maison est le rendez-vous universel, le lieu de distraction adopté par tout l'Anjou. Tout ce qui intéresse le pays se brasse chez « cette bonne M^{me} Mathay » : présentations, mariages décidés, rompus, baptêmes, ventes et achats de propriétés, domestiques pris ou renvoyés, c'est l'Agence universelle. Il lui faut tout savoir et se mêler de tout.

— Singulière existence ! dit Hélène, amusée autant qu'étonnée.

— Au fond, tout le monde sait très bien à quoi s'en tenir sur la santé de ma tante, mais on fait semblant de l'ignorer, pour ne rien déranger dans

les habitudes prises. Que je te prévienne encore : ma chère tante veut être au courant de tout ce qui regarde chacun, âge, parenté, généalogie, fortune, sentiments, etc., etc. On ne lui échappe pas. Tu n'éviteras pas le « Fauteuil-qui-parle ».

— Qu'est-ce que cela, mon Dieu ?

— On a baptisé ainsi une grande bergère qu'elle a fait placer le long de son lit, face vers elle, et où elle fait aimablement asseoir ceux qu'elle veut questionner.

— Cela ne me plaît guère, car tu n'ignores pas, ma pauvre Aliette, que j'ai dans ma vie un cruel chagrin, et que pour rien au monde je ne permettrais qu'il fût connu, ni que l'on ne m'en parlât.

— Oui, ton mariage rompu avec M. Étienne Liomer ? mais il y a plusieurs années de cela, je crois. Tu m'en as si peu parlé au milieu de notre existence agitée. Je ne sais que le fait ; puisqu'il est parti et ne t'a jamais donné signe de vie, c'est une affaire finie. Tu n'y penses plus, dis ?

— Si... toujours ! reprit tristement la jeune fille. Malgré les années écoulées, un oubli bien probable, malgré tout, Aliette, je ne puis l'oublier.

— Ma pauvre Hélène ! s'écria Aliette en jetant ses bras autour du cou de son amie. Mais... tes parents doivent désirer de te voir mariée ?

— Certes ; bien des fois j'ai été demandée depuis... Tout récemment, mes parents ont désiré ardemment me voir accepter un mariage qui leur convenait beaucoup, avec le comte de Marignane. Je n'ai pu m'y résigner, même pour eux, que j'aime si tendrement. Je me considère comme veuve, tant le souvenir de mes courtes fiançailles avec Étienne m'est une plaie vive... Songe donc, nous étions amis d'enfance, dès lors destinés l'un à l'autre... Que de fois j'ai revu en pensée la joie d'Étienne quand ma main lui a été accordée. Et nos chers, nos beaux projets d'avenir... Le lendemain, tout bonheur avait disparu, tout s'était écroulé dans la plus lamentable aventure. De désespoir, j'ai pensé à entrer en religion, à m'enfuir du monde pour me consacrer à quelque tâche pieuse, pour que Dieu m'envoyât la force de vivre par le dévouement et l'abnégation. Mais j'ai prié, j'ai réfléchi, et la prière m'a montré mon chemin. Mon devoir était de rester près de mes parents, d'être leur consolation, de ne pas quitter ma

mère chérie, dont la santé nous donnait de si graves inquiétudes. Ah ! j'ai eu bien des moments d'angoisse.

Et la pauvre Hélène, se cachant le visage dans les mains, éclata en sanglots.

Aliette la regardait, consternée.

— Je ne croyais vraiment pas qu'il y eût des choses si tristes dans la vie, Hélène. Que sont mes petites contrariétés auprès d'un si affreux regret ?

— Je veux que tu saches tout cela, parce que je te sais amie sûre et discrète, mais tu comprends bien que ma fierté, mon orgueil de jeune fille, font que, *pour rien au monde*, je ne permettrais à personne de fouiller dans mon cœur, ni de me questionner sur un sujet aussi douloureux. Pour moi, Étienne est mort, et je porte un deuil sacré. Maintenant, tu sais tout, nous n'en parlerons plus.

— Non, dit Aliette. Je suis fière de ta confiance ; tu m'as jugée ce que je suis, solide et sûre, sous mon air un peu frivole. C'est justement pourquoi j'ai voulu te prévenir au sujet de l'extrême curiosité de ma tante.

— Sois tranquille. Mais, dis-moi, ta tante te dotera richement ? Tu dois être le point de mire de bien des jeunes gens d'Angers ?

— Eh ! ne te fais pas plus d'illusion que moi. Je suis devenue indispensable à ma tante ; ni dot ni mari si je ne reste auprès d'elle. Et moi... je vais te dire mon rêve : c'est d'aller vivre à Paris.

— Nous travaillerons de ce côté.

— C'est bien impossible. Ma tante aussi a son idée arrêtée, c'est de me faire épouser le vicomte Formose de Pont-Sauvage, qui accepterait de vivre chez elle.

— Quel drôle de nom !

— Et quel drôle de personnage aussi ; tu verras ce délicieux prétendant, dit Aliette avec une fusée de rire.

— Dis-moi tout de suite comment il est ? demanda Hélène, curieuse.

— Eh bien, figure-toi...

Le train s'arrêta « Saint-Pierre-des-Corps ! dix minutes d'arrêt » cria l'employé en courant le long des wagons.

— Descendons pour marcher un peu, dit Aliette.

Accompagnées de Dame Rose, pendant que les deux amies faisaient les cent pas sur le quai, elles croisèrent à plusieurs reprises le jeune voyageur. Sans indiscretion gênante, mais avec un plaisir évident, il posait sur elles son regard vif et brillant.

— Ah ! s'écria Aliette, j'ai oublié de te dire que tu vas avoir encore une grande distraction à Angers. Un procès retentissant va se plaider prochainement en cour d'assises. Je ne saurais te l'expliquer, mais une amie de ma tante, M^{me} de Bohalle, s'y trouve compromise et en grand danger d'être condamnée. Cette cause partage tout le pays ; on se passionne pour et contre, et un fameux avocat doit venir de Paris pour plaider en faveur de

cette dame ; peut-être ma tante nous permettra-t-elle d'aller entendre les plaidoiries. Je te parie d'abord qu'elle trouvera moyen de se faire présenter l'avocat parisien dès son arrivée à Angers. Une figure nouvelle, des questions sans fin sur le procès, autant de régals délicats pour ma chère tante.

Le jeune homme n'avait rien perdu de ce discours. Il sourit en frisant sa fine moustache.

— En voiture ! cria le conducteur du train tout affairé.

— Ah ! quel ennui !... s'écria Aliette. Où a passé mon petit miroir de poche ? Je le tenais à l'instant !...

Toute contrariée, elle regardait autour d'elle, quand le voyageur, se découvrant, lui tendit l'objet égaré, qu'il venait de ramasser.

Avant qu'elle eût pu dire : merci ! il s'était élancé dans le wagon-restaurant.

« Aliette ! joli nom, qui lui va bien, murmura-t-il. Charmant couple, ces deux jeunes filles. A Angers... elles aussi vont à Angers ; la blondine a parlé d'une tante qui doit m'inviter, même malgré moi... Ah bien ! j'irais chez toutes les tantes de la ville pour les retrouver. Charmante, la brune aux yeux si doux... mais délicieuse, la blonde avec ses fossettes rieuses.

Il commanda un solide déjeuner et mangea d'un bel appétit.

Remontées dans leur coupé, les jeunes amies faisaient de leur côté grand honneur aux provisions de Dame Rose, car le colonel avait interdit le wagon-restaurant.

— Gentil, ce monsieur, dit Aliette en fourrant un morceau de pâté dans sa bouche rose.

— Oui, et très discret, car il ne s'est pas permis de nous adresser la parole.

— Il nous lorgnait pourtant joliment.

— Bah ? Je n'ai rien vu.

— Moi, si bien. Je vois tout de suite ces choses-là.

— Petite coquette ! dit Hélène en la menaçant du doigt.

— Ça m'amuse. Et puis, crois-tu vraiment que deux personnes comme nous peuvent passer inaperçues ? toi, avec ta jolie taille, ta délicieuse figure et ton air de princesse voyageant incognito ? Et moi... moi... je cherche quelque chose de modeste pour moi-même et je ne trouve pas.

* * *

La voiture de M^{me} Mathay, qui les attendait à la gare d'Angers, les mena rapidement à la Charmille, propriété où vivait la tante d'Aliette, à peu de distance de la ville. M^{lle} de Lesgor éprouvait une certaine curiosité de voir de près la fameuse tante de son amie.

— Une dernière recommandation, dit Aliette. Jamais on ne voit ma tante avant déjeuner, vers

midi... Si donc tu la rencontrais avant l'heure sacramentelle où l'on est admis près de son lit, si tu l'aperçois trottant menu...

— Elle se lève donc? dit Hélène, stupéfaite.

— Tiens! comme toi et moi, quand cela lui passe par la tête, ou plutôt par les pieds, et qu'aucun visiteur n'est là. Tout le monde sait cela, mais tout le monde *veut* l'ignorer, pour ne pas déplaire à la *Dame au Lit*, comme on l'appelle dans le pays. Troubler les habitudes prises... l'ordre de chose établi!... mais le département ne pourrait plus venir danser en rond autour du Lit! Donc, si par hasard tu la rencontres ou l'aperçois, n'aie pas l'air étonné; un salut léger, et disparais. Fais même semblant de ne pas la voir, elle te trouvera un tact! Ah! j'oubliais. On n'embrasse *jamais* ma tante... à cause de son rouge qui pourrait en souffrir. Par grande, grande faveur, il peut lui arriver de déposer sur un front privilégié un léger becqueton, mais on ne rend pas la monnaie.

— Quel âge a ta tante?

— Figure sans âge. Elle doit avoir près de soixante ans, mais dans ses bons jours et bien pomponnée, on lui en donnerait moins.

* * *

M^{me} Mathay était seule, par extraordinaire. Elle reçut sa nièce avec de grandes démonstrations de joie, et fit à M^{lle} de Lesgor un accueil des plus gracieux, accompagné d'une ondée de compliments.

Placé dans l'angle d'une très vaste et belle pièce, le fameux Lit occupait une position stratégique excellente, permettant à son habitante de tenir le plus petit coin de la chambre sous son rayon visuel, qui était, du reste, de première qualité; de hautes et magnifiques glaces, habilement disposées, achevaient de lui renvoyer les moindres gestes, rires ou grimaces de ceux qui s'asseyaient sur les confortables sièges ou circulaient autour des tables, celles-ci toujours encombrées de coupes pleines de friandises et de carafes de vins fins.

Ce Lit immense, épave du dernier siècle, d'un style superbe, portait au sommet très élevé de son ciel en dôme drapé cet énorme panache de plumes d'autruche qui, surmontant les amples et lourdes draperies de lampas soyeux, donnait au coucher de nos ancêtres une allure royale. Ici, l'épaisse soie était en damas blanc à dessin gros vert.

Elle n'avait pourtant rien du tout de royal, la personne qu'aperçut M^{lle} de Lesgor. Bien assise sur son séant, elle s'adossait à un grand oreiller de satin vieil or couvert de broderies. Une riche matinée lilas répandait ses flots de dentelles et de rubans sur les draps d'une finesse, d'une blancheur exquis, un peu cachés par une courteline toujours assortie à l'oreiller.

De cet ensemble émergeait une figure mince et longue, qui n'avait point dû être sans beauté, en-

cadrée de bandeaux plats bien lissés, ni blonds ni bruns; une légère dentelle entourait le chignon d'un nuage blanc; bouche mince, yeux bleu-faïence au regard scrutateur, longues mains fines très soignées, aux doigts encombrés de bagues en pierreries éblouissantes, voilà ce que distingua Hélène dans sa première entrevue avec la « Dame au Lit ».

Elle remarqua aussi l'extraordinaire traversin sur lequel posait l'oreiller de soie. Plus tard, elle apprit que ce Traversin était célèbre dans tout l'Anjou.

A l'extrémité ronde, le drap de fine toile de Hollande, tel qu'un soleil de lingerie, se repliait mystérieusement en rayons irréprochablement égaux, partant du centre pour s'élargir vers la circonférence. Personne n'avait jamais pu deviner comment s'opérait cet étonnant plissage. C'était le secret, bien gardé, de la vieille femme de chambre, muette et pincée, qui pour rien au monde ne l'eût révélé aux profanes, et qui jouissait silencieusement de la curiosité qu'il excitait.

Ce Traversin avait l'heureux privilège de donner son nom aux réceptions de la Dame au Lit. On disait: « Il y a eu grand Traversin hier, un monde fou, ma chère! » Ou bien: « Oh! demain, on s'habille beaucoup, grande toilette pour le dîner du Traversin. — Aujourd'hui, rien qu'un petit bout de Traversin à la Charmille; pas dix personnes! »

* * *

La chambre de M^{lle} de Lesgor, une des plus belles de la maison, communiquait avec celle d'Aliette.

Le lendemain, fraîche comme la reine des fleurs dans sa matinée de batiste rayée rose et blanc, la jeune fille pénétra chez Hélène encore couchée.

Accoudée sur son oreiller, ses beaux cheveux épars, elle aspirait l'air matinal par la fenêtre grande ouverte, qui laissait entrer à flots soleil, lumière, parfums de la terre et des arbres.

— Oui, Aliette mignonne, j'ai très bien dormi. Je me sens toute légère, et si je croyais aux pressentiments, je m'imaginerais qu'il va m'arriver ici quelque chose d'heureux. Mais quoi? hélas, je ne puis rien supposer.

— Crois-y donc, à ton pressentiment. C'est un coup d'aile de ton bon ange; ne le fâche pas en le repoussant, le pauvre chéri. Fais-toi belle, très belle, car je veux qu'on t'admire. Il y aura grand Traversin. Je prévois que toute la bande, avisée de notre arrivée, va tomber sur nous aujourd'hui.

— Quelle bande?

— Mais... celle des fourmis autour du sucre; les habitués du Lit, enfin.

— Oh! Aliette! méchante langue.

— Oui, un peu seulement. La vérité, c'est qu'à part les fourmis en question, il vient ici une foule de gens très bien, comme M. Daguet, le conseiller,

mon cher grand ami, excellent homme, d'esprit très fin ; — M. Glady, le conservateur des archives, aimable et très savant, pas ennuyeux du tout, le préfet et sa femme, des fonctionnaires, des officiers, les députés du département, puis beaucoup de gens « bien » mais incolores ; enfin, toute la meilleure société d'Angers. Ce monde un peu disparate vient ici en pays neutre. Ah ! si tu crois qu'il m'amuse toujours. J'aime mieux Paris, ô gué !

— N'as-tu pas des jeunes amies dans tout cela ?

— Oui, pas beaucoup : M^{lles} de Mauves, Blanche et Marie ; mais ce n'est pas comme toi, Hélène, ajouta-t-elle en embrassant son amie avec fougue. Elles viennent assez souvent, avec leur mère ou leur institutrice ; mais moi, je vais chez elles une fois l'an.

— Comment ? tu ne vas pas passer des journées avec elles ?

— Non, vraiment. Je te l'ai dit, ma tante ne me laisse presque jamais sortir de la Charmille ; elle a sans cesse besoin de moi ; je suis ici à la chaîne. Partout où je me trouve dans la maison, j'entends ce cri qui me poursuit : Ali-ète ! C'est le cri de ma tante. Il me fait l'effet d'un fil qui me tire...

— Irrespectueuse petite créature ! dit Hélène en souriant.

— Oui, un peu. Que veux-tu, ça me repose. Ah ! que je te présente encore parmi les fidèles de ma tante que tu verras souvent ici, M^{me} Mamirolle, bonne personne, poids brut : cent kilos, mais ingambe et remuante tout de même ; excellente créature qui vit pour trois choses d'elle préférées : très gourmande, il lui faut manger beaucoup, énormément, s'assoupir ensuite dans un siège solide et hospitalier, et puis « potiner » avec ma tante et faire mille menues confidences au Traversin, auquel elle vient narrer, raconter, confier tout ce qu'elle peut savoir sur le voisin, sa femme, sa fille, son jardin, ses rentes, son gendre, son ménage, sa fortune, sa cuisinière, ses relations...

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Hélène en se bouchant les oreilles. On fait de ces choses-là ici ?

— Mais on n'a généralement pas d'autre occupation. Ce que cela m'ennuie, à la fin, d'entendre toutes ces histoires ! J'ajoute que la bonne Mamirolle est veuve de plusieurs maris dont il lui reste un peu de fortune et une fille, Cécile, douce effacée qui suit sa mère comme son ombre, l'insignifiance en personne, pas pour deux demi-sous de malice. Et puis, et puis... le vicomte Formose de Pont-Sauvage, ce délicieux garçon que ma tante me destine pour époux adoré. Mais j'ai ma petite tête, moi ! et nous verrons bien !

* * *

En descendant du train à Angers, le jeune voyageur, rencontrant de nouveau les deux amies, leur

avait envoyé un salut respectueux, puis il s'était fait conduire à l'hôtel du *Cheval blanc*, où il avait retenu un appartement par dépêche. Il commanda un dîner fin que le chef étudia avec complaisance, et il signa sur le registre « Gatien Salbris, Paris ».

M^e Salbris, du barreau de Paris, passa les jours suivants à s'occuper activement du procès qui l'amenait à Angers. Tout d'abord, il alla rendre visite au conseiller Daguet, son parrain, qui lui fit le plus cordial accueil et lui donna quelques indications utiles pour l'affaire qu'il venait plaider.

Ce point en bonne voie, Salbris, homme de goût et fort curieux de belles choses anciennes, s'empressa d'aller visiter les musées, les monuments qui font d'Angers une des villes les plus intéressantes de France. Il sortait, enchanté, de la cathédrale, toute tendue de ses admirables tapisseries pour une grande fête religieuse, et le nez en l'air, contemplait le groupe d'hommes d'armes qui semble veiller sur la vieille église, quand une voix au timbre chaud et sympathique dit derrière lui :

— Ha ! c'est trop fort... toi ici, Gatien ?

Salbris, en se retournant avec vivacité, se heurta contre un grand jeune homme brun, d'allure élégante et de mâle tournure, qui venait de pousser cette exclamation de surprise contente.

— Cher ami ! tu es donc encore de ce monde, mon vieux Étienne ? Se retrouver ainsi après des années de séparation... est-ce gentil ?

— Oublie-t-on un camarade tel que toi, et une figure comme la tienne ? Je t'avais aperçu de l'autre bout de la place, et n'en pouvais croire mes yeux.

— Toi, tu es plus changé que moi, dit Gatien, en fixant Liomer de son œil scrutateur. Toujours très chic, mon ami, mais, bien sûr, tu as souffert.

— Oui ! dit Étienne tristement. Mais toi, que fais-tu dans la bonne ville d'Angers ?

— Procès de M^{me} de Bohalle. Je suis venu plaider pour elle à la place de mon ami Tillières, malade. La cour d'assises n'est pas trop mon affaire, mais je n'ai pas pu refuser. Et toi ?

— Oh !... j'ai mené une rude existence, et je suis venu passer quelques mois de repos ici près, dans une petite propriété fort jolie ; elle m'a été léguée par un vieux cousin que je n'ai jamais vu ; il avait découvert sur mon compte des choses qui lui ont énormément plu, paraît-il, et ça m'a valu un héritage auquel je n'avais jamais pensé.

— Bah ! quelle bonne chance ! Il a eu raison, ce vieux cousin. Est-ce bizarre, la vie ? Moi, tu sais, je ne m'étonne plus de rien. Viens donc dîner au *Cheval blanc* ; on y mange fort bien, nous causerons tranquillement. Je suis si content de te retrouver, cher vieux ! Dis tout de suite : puis-je t'être utile en quelque chose ?

— Mon bon Gatien ! toujours le même cœur. Merci, pour le moment. Mais viens plutôt chez

moi, à la Héronnière, à quelques kilomètres d'ici. J'ai là, tout près, place du Ralliement, mon tonneau et un excellent petit cheval. Je t'enlève.

Salbris s'empresse d'accepter.

— La jolie bête ! dit-il quand la voiture les emporta hors la ville. Alors, tu roules carrosse, heureux gaillard ?

— J'ai trouvé ce cheval dans l'écurie, et au-dessus, dans le grenier, un joli bateau. Ma foi ! je me sers des deux. Le vieux cousin vivait simplement, mais sur un pied très confortable ; c'était un sauvage... ou un sage... un vrai misanthrope. Jamais personne ne mettait les pieds chez lui, et jusqu'à présent j'ai continué allègrement cette tradition excellente, qui me met à l'abri des indiscrets et des curieux ; il n'en manque pas par ici.

— Comme partout. Et avec maison, cheval et bateau, t'a-t-il laissé de bonnes petites rentes ?

— Une gentille ferme, pourvue d'un vignoble exquis, qui me fait quelques mille francs de revenu ; tu vas goûter du grand crû Héronnière ?

— Allons, bien ! A part ça, as-tu fait ton chemin ? Avec la fortune et la situation de ton père, tout a dû être facile pour toi ?...

Il s'arrêta en voyant le visage d'Étienne Liomer se contracter, et celui-ci répondit brièvement :

— Nous parlerons de cela après dîner, Gatien.

« Il y a quelque chose », pensa celui-ci.

La présence du domestique qui conduisait empêcha toute conversation intime.

* * *

La Héronnière était un endroit fort original, parfait pour les goûts simples et solitaires d'Étienne Liomer. D'une très ancienne habitation fortifiée, pittoresquement juchée sur un coteau qui domine la Maine à son confluent avec la Loire, il n'était resté qu'une haute salle voûtée, si solidement plantée sur d'énormes piliers que le temps n'avait pu l'entamer.

Le parent misanthrope avait tiré de cette ruine un parti merveilleux en greffant des deux côtés de la salle des bâtisses élégantes contenant plusieurs vastes chambres à coucher, où il se transportait suivant les saisons, une serre remplie de fleurs, des pièces pour mettre des collections d'armes, des engins de chasse et de pêche, et une excellente bibliothèque ; de ces pièces, on accédait dans la grande salle voûtée par deux petits escaliers de quatre marches à rampes de chêne sculpté. Une vaste baie vitrée en porte-fenêtre ouvrait de la salle sur une petite terrasse en hémicycle, dominant un paysage immense où, dans un décor féérique, fleuve et rivière mêlaient leurs eaux.

En arrivant du dehors, par le plateau, à la Héronnière, on n'apercevait d'abord qu'une cons-

truction basse, un peu incohérente, située au milieu d'un grand parc-jardin, et cachée par un fouillis de plantes grimpantes ; on entraît de plain-pied dans un vestibule fort simple d'où, par quelques marches, on descendait dans la grande salle.

— Ah ! ah ! ah ! s'écria crescendo Gatien, saisi de surprise. Joli, joli ! drôle de maison ! vive le vieux cousin ! Tout cela arrangé par lui, hein ?

— Presque tout. C'est fait pour moi, n'est-ce pas ? une retraite intime, simple, avec grand luxe de confortable, tu vas voir ça.

— Il n'y manque, pour l'animer, que la présence d'une jeune et jolie femme.

Pour la seconde fois, il vit se contracter le visage d'Étienne.

« Deuxième point sensible », pensa le jeune avocat.

On dressa la table dans la grande salle, devant la baie vitrée, largement ouverte. Les rayons du soleil couchant inondaient la campagne, emplissant la pièce de poussière d'or. De l'eau, de la terre montaient, avec la fraîcheur, des odeurs d'herbes et de feuillée. Tout respirait la quiétude d'une belle fin de journée chaude.

La vieille Firmine, trouvée par Étienne dans l'héritage du cousin, apporta des plats angevins dont Gatien apprécia la délicatesse et que Dmitri, le valet de chambre, servit en glissant comme une ombre.

Ne voulant pas questionner, ni risquer d'entamer quelque sujet brûlant avec son ami, il se mit à lui parler du procès qu'il venait plaider.

Après le dîner, les deux jeunes gens allèrent prendre le café et fumer sur la terrasse, garnie de verdure et de caisses de fleurs. Là, loin de toute oreille gênante, ils purent causer à cœur ouvert.

— Que l'on est donc bien ici, dans ce délicieux air du soir, dit Gatien, nonchalamment étendu sur une chaise longue en rotin du Japon. Voyons, mon cher Étienne, dis-moi maintenant ce que tu es devenu depuis que nous nous sommes perdus de vue ? En partant pour l'Angleterre, il y a, ma foi, au moins quatre ans, je t'ai laissé commençant ta carrière, et ton père gagnant beaucoup d'argent à la Bourse ; tu avais même idée de te marier jeune, et je soupçonnais, malgré ta réserve, quelque fiançaille sous roche.

Le front d'Étienne s'assombrit de nouveau.

— Tout cela est bien loin, mon pauvre ami ! dit-il avec tristesse. Mon père s'est ruiné, il a disparu ; j'ai dû abandonner ma situation, et mon mariage a été rompu.

— Non ! pas possible ? cria Salbris en sursautant.

PIERRE DE GAMOND.

(La suite au prochain numéro.)



REVUE MUSICALE

Phèdre à l'Odéon. — Les grands concerts. — Les matinées de la Renaissance.



Un des plus grands succès de ces derniers temps est assurément *Phèdre*, jouée au second théâtre français, avec accompagnement d'une partition orchestrale importante due au maître Massenet, et exécutée sous la parfaite direction de Colonne.

L'heureux compositeur a déjà remporté, dans la même salle, un triomphe pareil avec une œuvre analogue : *Les Erynnies*. Analogues en effet, puisque les deux drames empruntent leurs sujets à l'antiquité. Mais c'est ici que la ressemblance cesse. Quelle distance du romantisme coloré, truculent même, de Lecomte de Lisle au romantisme du doux Racine, classique, si j'ose dire, et tempéré par la pompe du grand siècle. L'auteur d'*Herodiade*, de *Marie-Magdeleine*, de *Manon*, le père de tant d'héroïnes touchantes et passionnées, a dû se sentir souvent contraint devant les fureurs artificielles, quant à la forme, de « la fille de Minos et de Pasiphaé ». Les douleurs et les lamentations de la criminelle héroïne ont trouvé en lui un écho plus convaincu et plus fidèle. Aussi cette délicieuse partition est-elle essentiellement mélancolique; la fatalité plane sur toutes les pages, la tonalité mineure y règne presque exclusivement et Massenet nous fait plus plaindre que maudir *Phèdre*, tant il la peint affligée, accablée, hors d'état de résister au destin fatal qui pèse sur sa race.

Au reste, mesdemoiselles, cette héroïne n'est point de celles dont on s'occupe à votre âge et vous n'irez probablement pas l'entendre à l'Odéon; vous pourrez seulement connaître cette exquise partition dont l'ouverture fut même exécutée souvent aux concerts, par l'orchestre Colonne. Les principaux motifs de l'œuvre, l'entrée et la mort de *Phèdre*, *Thésée aux enfers*, les implorations à Neptune s'y succèdent, s'y mélangent avec des variétés de mouvements, une polyphonie orchestrale superbes, intéressantes. L'entr'acte, composé du sacrifice de l'offrande et de la marche athénienne, est des plus captivants; j'en préfère, pour ma part, la troisième partie avec ses accords en arpèges et ses tierces plaintives précédant les majestueuses octaves. Dans le courant du drame, les

scènes principales sont soutenues, illustrées par de courts fragments musicaux, simples successions d'accords, parfois. Le fameux *Récit de Thérémène* est suivi pas à pas par l'harmonie; le rythme accentué dépeint l'approche du monstre, des *gruppetti* rompus indiquent la course affolée des chevaux qui s'emportent, brisent le char d'*Hippolyte* et le traînent ensanglanté jusqu'aux tombeaux des rois de sa race où il succombe sur un tendre rappel musical de ses fiançailles avec la « triste *Aricie* ». Bref, les vraies musiciennes trouveront de grandes jouissances à lire cette œuvre vraiment fort belle, et les pianistes s'y tailleront de nombreuses occasions de succès (1).

Les grands concerts nous ont donné nombre d'auditions superbes sur lesquelles je ne puis malheureusement m'étendre autant que je le voudrais, faute de place.

Parmi les œuvres nouvellement exécutées, soit chez Lamoureux, soit chez Colonne, je veux vous dire un mot du *Faust* de Listz et de celui de Schumann.

Le premier nous a un peu réconciliés avec le beau-père de Wagner, merveilleux pianiste, mais hélas! grand arrangeur et déranger de rhapsodies, fantaisies, etc., toujours inférieures à l'original. Dans son *Faust*, négligeant l'anecdote, le roman qui avait séduit Gounod, ce génie si français, et le fantastique qui nous donna la merveilleuse *Damnation de Faust*, de Berlioz, Listz vit surtout trois êtres, trois natures diverses auxquelles il consacra les trois parties de sa trilogie : *Faust*, *Marguerite*, *Méphistophélès*. Schumann, le dernier exécuté, et impeccablement, au Châtelet, a conçu son *Faust* sur un plan beaucoup plus philosophique, métaphysique même, et en ceci il est peut-être celui des quatre qui s'est le plus rapproché des intentions de Goethe. La dernière partie, *La Rédemption*, est d'une beauté supra-terrestre, ses joies sont bien celles d'êtres qui ont dépouillé toutes les misères et les fautes d'ici-bas. C'est un réel et très mérité succès (2).

Il me reste un petit paragraphe pour vous parler des matinées artistiques populaires données à la Renaissance tous les mercredis à quatre heures et demie, sous la direction de Jules Danbé, avec le quatuor parfait, Soudant, De Bruyne, Monteux et Destombes, et le concours d'artistes choisis parmi les meilleurs. On y exécute de la musique de chambre ancienne et moderne, toujours excellemment choisie et excellemment exécutée. Nous y reviendrons.

LOUISE DE CLAVES.

(1) Heugel, éditeur. — (2) Costallat, éditeur.



CAUSERIE DE QUINZAINÉ



ON siècle ! mesdemoiselles, comme on dirait : Bonne année ! Non pas que je vous souhaite de durer autant que lui, mais seulement de bien profiter du temps qui vous sera donné, de bien jouir de ses heures ensoleillées, et d'accepter les autres debout.

Je suis forcément en retard pour vous envoyer mes vœux, ne pouvant vous en transmettre l'expression que le 15, alors que la poupée des étrennes sera peut-être déjà cassée, et la robe de bal désirée toute fripée sur un meuble en attendant le dégraisseur ; mais, comme ce n'est pas un retard volontaire, vous l'excuserez et, d'ailleurs, puisque mes souhaits sont séculaires, quelques jours de plus ou de moins n'y paraîtront bientôt plus.

Cent années ! Y avez-vous pensé ce matin en vous éveillant avec un peu d'effroi, comme on pense aux choses plus grandes que soi, aux choses mystérieuses dont l'inconnu se dresse devant nous semblable à ces ombres inquiétantes qui font peur aux tout petits ? Je suis certaine que non. La jeunesse est ainsi faite : un jour nouveau, ça l'amuse, un siècle nouveau, ça l'intrigue, mais de craintes, point. Tant mieux. Vous vous êtes donc éveillées ce matin comme hier, pressées de vivre ; vite la toilette, une toilette soignée pourtant, car il faut aller embrasser papa et maman, dont ces baisers sont les étrennes, puis les ancêtres qui, eux, n'ont que les miettes de vos joies. Puis la visite au bon Dieu pour le remercier de celles-ci, lui en demander beaucoup d'autres : c'est Lui qui donne le bonheur et qui console du reste. Oui, tout cela vous l'avez fait et bien fait, car vous êtes de bonnes petites, remplissant toutes vos obligations ; mais de vous retenir là, pensives, devant ces quatre chiffres nouvellement assemblés : 1-9-0-1, je crois que c'est inutile, je n'obtiendrais rien, rien que des bâillements et peut-être quelques malédictions à mon adresse personnelle.

Cependant, je sais deux catégories de jeunes personnes qui ont fait la grimace ; pardon, la moue, c'est plus joli, en assemblant ces chiffres

fatidiques pour la première fois. D'abord les demoiselles nées en 1880 — filles majeures. Ensuite et surtout celles dont la venue en ce monde remonte à 1877 : *Sancta Catarina* !

— Et vous, madame, me répondent avec quelque aigreur celles que je vise, le siècle nouveau vous a rendue méchante.

— Non, mes enfants, un peu de malice seulement pour voir si ça prendra, et pour rire un peu avec vous, car vous riez aussi, j'en parierais. Donc, vive la joie et bon siècle ; soyez sages, aimez-moi encore un peu et signons la paix sur le dos de ma malle. Car je pars et ma prochaine chronique vous viendra du pays lumineux de France que baigne la Méditerranée ; j'en ai assez du brouillard, de la pluie, des snowboots, des rhumes de cerveau ; je vais aller me chauffer au bon soleil, écouter le doux bruit des vagues bleues, et regarder à pleins yeux le magique tableau de ces rives fleuries et parfumées qu'on nomme Côte d'azur.

En attendant que j'aie me refaire là-bas, constatons ensemble que cet hiver, particulièrement aqueux, est bien sale à Paris, bien obscur dès quatre heures et même souvent plus tôt, et terriblement boueux. Ça, c'est une conséquence de l'Exposition qui se délaie petit à petit du Champ de Mars à la Concorde et s'en va à la Seine sous forme laiteuse. Quel lait, grand Dieu ! Un autre résultat de la grande kermesse internationale, c'est l'article exotique introduit dans les étrennes, surtout le genre chinois. C'était très bien pendant l'Exposition, on était entraîné, on avait la détermination ferme de s'extasier sur tout, on était gogo de bonne volonté, on s'amusait de tout — bon ! Mais la parade est finie et les Célestes sont restés, non pour nous parler du ciel, mais pour nous faire contempler leurs petites faces jaunes, leurs queues ridicules, leurs pieds contrefaits et un tas de choses vilaines qui nous font penser malheureusement à d'autres choses encore plus vilaines, c'est-à-dire à la fourberie, à la cruauté, etc., etc. Dans mon cœur, aucune sympathie pour le Chinois, et les étrennes nous l'ont prodigué en carton, en porcelaine, en bois, en chiffons ; ça a été une débauche, et je n'ai qu'une crainte, c'est qu'on nous le reserve tout à l'heure en accessoire de cotillon ; vous verrez que le minuscule *Bar* traditionnel où une petite jeune fille offre un verre de punch à l'un pour danser avec l'autre sera remplacé par une légation en ruine que l'un et

l'autre bombarderont de balles inexplosibles pour réduire à merci la petite jeune fille. « — Mon bon, dira l'un à l'autre, en s'essoufflant vainement, j'aimais mieux le verre de punch. » « — Si nous nous « cavalions » ? » répondra l'autre à l'un. O troubadours, o chevaliers, ce sont vos petits-fils !... Je voulais dire du mal des Chinois et, en route, j'ai bifurqué sans le savoir ; n'importe, j'ai dit du mal de quelqu'un, ça doit suffir. Mais revenons à nos affaires personnelles. Mesdemoiselles, que faites-vous cet hiver : de la pâtisserie, de la médecine, des dessous de carafes ou des plaidoieries ? Tout cela est à votre portée et jouit de la faveur générale. Il y a une mode qui paraît prendre particulièrement, et puisque votre journal est un journal de modes, je vous la signale : c'est la robe d'avocat, avec plis piqués, large ceinture de soie, rabat de satin blanc, cheveux relevés à racines droites sous la toque d'ordonnance ; on ne m'a pas dit si le bras devait rester nu sous la large manche, et si le porte-bonheur, avec ses petits krons-krons, ses clochettes, ses médailles et toute ses sonnaillies, doit égayer l'œil et l'oreille pendant les gestes pathétiques de l'oratrice. Nous saurons cela à la première audience, car nous avons déjà deux avocates ayant prêté serment, et il est probable que la clientèle ne leur fera pas défaut. Ce qu'il y a eu de particulièrement intéressant, dans le steeple-chase auquel les deux candidates se sont livrées pour arriver dead head, c'est que la défaite du n° 2 est due à une inexactitude de couturière. Oh ! féminisme ! voilà de tes coups... Mais ce n'est peut-être pas vrai que le n° 1 jubilait d'arriver en tête du peloton, et que le n° 2 préférerait compromettre sa carrière plutôt que de paraître avec une toque prise au vestiaire et une robe qui ne vînt pas du tailor select. Vous verrez que la chose aura été inventée par un journaliste à bout de copie et de bienveillance. Ces chroniqueurs, ne m'en parlez pas !

C'est égal, la question barreau et hôpital mérite qu'on la fouille, parce qu'elle est remplie d'une profonde philosophie. Nous n'avons ni le droit, ni la place d'être profonds dans ces colonnes, mais remarquez en passant, mes lectrices, que l'instinct de la race se révèle dans les moindres détails. Les femmes voulaient jouer à l'homme. A force de revenir à la charge, suivant leur habitude en ménage, elles ont obtenu le colifichet répondant à leur caprice ; elles s'en laisseront vite, croyez-le, mais enfin elles l'ont et il s'agit de

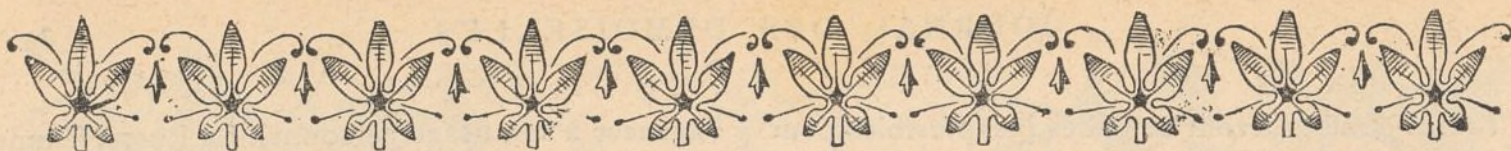
l'agencer à son usage personnel. La Russe, femme d'une nation psychologue entre toutes, s'est dit qu'après avoir analysé, disséqué, torturé, enivré et peut-être tué l'âme malade, il serait amusant d'appliquer la même série d'expériences au corps qui renferme cette âme, comme, après avoir décomposé les vibrations des ondes sonores, on démonte la boîte à musique qui a émis ces sons pour lui arracher son harmonieux secret. Elle (la Russe), fidèle à cet instinct de race, s'est tournée vers la médecine. Quant à la Française... je suis un peu embarrassée pour dire mon idée, et si j'avais réfléchi en commençant... mais puisque j'ai commencé, autant finir. (*A lire la phrase qui suit très vite et sans respirer.*) La Française, étant bavarde en diable, a choisi le métier d'avocat. Ouf ! ça m'a coûté, cet aveu ; il faut me savoir gré de ma franchise.

Je voudrais, avant de terminer, vous parler encore un peu de nos amis les Boërs. Mais là encore j'hésite, j'en ai déjà tant parlé ; je sais bien que j'ai pour excuse l'atavisme dont je viens d'indiquer la caractéristique à l'alinéa précédent. Oui, malgré moi, je m'écrie à toute heure et de plus en plus : Quelle sublime épopée ! Puis j'ajoute, des larmes plein le cœur : Que de misères, que de souffrances ; nos sœurs de là-bas tendent les mains vers nous, elles nous demandent des vêtements pour habiller leurs petits enfants, des couvertures pour couvrir leurs vieillards, ceux qui ne peuvent plus tenir leur fusil ; des conserves, des chaussures, elles n'ont plus rien, pas même un toit, la guerre furieuse a tout brûlé en passant sur la ferme solitaire : combien en mourront ? — Donnez beaucoup.

Et pendant que les uns rêvent, que les autres meurent, que les princesses royales se marient avec ou sans permission du gouvernement, la pluie continue à nous noyer, à nous ensevelir dans un linceul brumeux, qui annihile le courage et la bonne volonté. Il est bien temps que je retourne achever ma malle. Du reste, il vaut mieux n'en pas dire plus long, car je m'aperçois en relisant ces pages que, décidément, je suis méchante aujourd'hui, ma jeune lectrice avait raison. J'ai dit du mal de la jeunesse par jalousie, des hommes par habitude, des Chinois par mépris, du temps par représailles, de la guerre par amour, — assez, j'ai honte et je promets que la prochaine fois je serai bonne, très bonne : *Demain, on rasera gratis ici.*

C. DE LAMIRAUDIE.





DEVINETTES

Mots en triangle

Verticalement, au milieu : Nom d'une célèbre maison qui a régné sur l'Irlande avant la prise par les Anglais.

Horizontalement : Tout rond. — Fleuve de Sibérie. — Autre nom d'un arbrisseau appelé bois-gentil. — Chef protestant, une des premières victimes de la Saint-Barthélemy. — Maréchal de France. — Dignité de proconsul.

(M. Testot-Ferry.)

Charade fantaisie

La droiture de mon premier
Souvent en proverbe est passée,
Et je peux voir, par mon dernier,
Une phrase à l'autre enlacée.
Mon tout fut un présomptueux
Qui voulut aller jusqu'aux dieux
En oubliant qu'à la chandelle
Le papillon brûle son aile.

(Une Heureuse petite tante.)

Mots en croix

Avec les lettres suivantes, disposées en croix, trouver cinq noms d'arbres :

M U U H N N N P E E E E E A A A X F F S S T R R B C I

(Maman de Brin d'herbe.)

Énigme

Choisissez deux voyelles,
Intercalez entre elles
Un tout petit objet
Dont le fini complet
Fait pâlir la spirale,
Vous aurez, chose égale,
A ce fier bâtiment,
Qui porte bravement
Dans un jour de bataille,
Dédaignant la mitraille,
L'ordre du commandant.

(Emeraude des mers.)

Mots en lampe

Horizontalement : Consonne. — Conjonction. — Qui n'est pas droit. — Formé de fleurs. — Trop. — Pour les oiseaux. — Verbe. — Muet. — Pour jouer. — Bête sans queue. — Indispensable à la vie. — Préposition. — Que l'on aime. — Pour se couvrir. — Pour les rois. — Sert pour écrire. — Gentil petit oiseau. — Se met sous l'habit. — Pour monter à cheval. — Un pays malheureux. — Saison.

Verticalement : Femme célèbre du XVIII^e siècle.

(Toto, Loulou et Zizi.)

Mots en croix de Malte

Mots formant la croix intérieure et unissant les triangles : Lieu de repos et de prière.

Premier triangle, en haut : Bruit. — Parfum. — Lisse. — Voyelle.

Deuxième triangle, à gauche : Arbuste exotique. — Presque rien. — Un bon travailleur. — Dans l'âme.

Troisième triangle, en bas : Dans tout. — A l'oiseau. — Une rivière. — Magistrat municipal.

Quatrième triangle, à droite : Dans la terre. — Bien agréable l'hiver. — Chez le graveur. — Une fleur grimpante que l'on trouve aux champs.

(Une vieille abonnée.)

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^e, 41, rue de la Victoire.